

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Organe du Foyer Domestique

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS | Tarif d'ann. once—10c la ligne, mesure agate.



POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,

Propriétaires,

No 35 RUE ST JACQUES, MONTRÉAL.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 18 MAI 1901

## CARNET EDITORIAL



On s'occupe un peu partout — au Canada et aux Etats-Unis — d'organiser la célébration de notre fête nationale. Ce n'est pas trop tôt, non pas tant pour pourvoir aux nombreux détails de l'affaire que pour se mettre en mesure de changer radicalement — du moins en certains endroits — le système de célébration. Aussi ai-je lu avec une véritable joie et un soulagement non moins réel, les discours prononcés contre la manie des processions genre cirque, à la réunion des présidents des diverses sections de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Depuis longtemps ces processions avaient dégénéré en mascarades qui rendaient le 24 juin pénible pour des milliers de citoyens raisonnables et soucieux de la dignité de la race. Des écrivains courageux ont, dès 1880, demandé la suppression de ces queues-leu-leu carnavalesques. J'ai été

de leur nombre; aussi me rappelé-je bien quelle tempête nous déchaînâmes. Les temps n'étaient pas encore arrivés; l'abus n'était pas encore assez mûr pour qu'on pût l'abattre sans trop secouer l'arbre entier. Mais aujourd'hui ça semble y être. C'est en plein exécutif de la Société Saint-Jean-Baptiste que des voix s'élevèrent, timides, il est vrai, craintives de dire toute la vérité, mais le résultat sera net, décisif et vaillant, espérons-le.

Le meilleur mode de célébration extérieure serait, à mon humble avis, une grand'messe solennelle le matin, un grand pique-nique (avec discours) l'après-midi et, si l'on ne craint pas la chaleur, un beau concert dans la soirée.

Si, toutefois, on tenait mordicus à une procession, qu'elle se compose uniquement de trois éléments: des bannières ou drapeaux, des fanfares et beaucoup, beaucoup de citoyens marchant comme des hommes et non comme des séminaristes revenant d'une course un jour de congé.

Aux Etats-Unis, nos compatriotes nous paraissent faire les choses plus rationnellement, plus dignement. Leurs congrès à l'occasion du 24 juin constituent une manifestation pratique et patriotique à un égal degré.

Et il y a plus: la fête nationale y est plus généralement fêtée que sur les bords du Saint-Laurent. On n'ignore pas que dans soixante et quinze pour cent de nos paroisses cette fête passe inaperçue; les couleurs nationales n'y sont pas arborées. Si le curé de chaque paroisse le voulait, nous verrions s'établir dans tous les groupes ruraux de la province, un programme uniforme et modeste mais suffisant: une grand'messe suivie d'une réunion agrémentée d'un ou de plusieurs discours. Là où se trouvent une salle et les éléments, il y aurait séance le soir.

Nos compatriotes des Etats-Unis l'emportent donc considérablement sur nous. On me dira peut-être: "Ah! c'est qu'éloignés, perdus dans ce milieu hétérogène, ils ont plus besoin que nous de se compter, de s'aguerrir, de raviver le souvenir du passé pour se préparer en vue de l'avenir."

Erreur et cliché! Le jour n'est pas loin où le problème national sera plus difficile à résoudre sur les bords du Saint-Laurent que de l'autre côté de la frontière.

Ce qui se dit, se passe et s'écrit en certains quartiers n'est pas de nature à nous permettre de sommeiller. Voyez donc la tourmente que soulève l'opération du recensement, opération pourtant officielle de sa nature.

Que ceux qui ont des oreilles entendent et que ceux qui ont des yeux voient. Il y a un point noir à l'horizon, qui grossit rapidement et ceux de nos hommes d'Etat qui ne pensent pas uniquement au jour qui s'écoule, sont loin d'être rassurés.

\* \* \*

Pour ma lecture du dimanche, je réserve des bottes de journaux venus un peu de partout, ceux qu'on a mis de côté vu que l'enfèvement du tra-

vail obligatoire ne nous permettait pas de les parcourir à souhait. Donc, dimanche dernier je me livrais à mon incursion habituelle et je fus frappé d'une chose: le rôle considérable que joue le revolver partout. Les journaux de Paris, remplis du revolver, ceux des Etats-Unis, encore plus, ceux de notre pays, encore trop.

Ce qui me remit en mémoire cette lettre d'un abonné à son journal, que je transcris littéralement.

"L'abus du revolver, écrivait-il, prend, depuis quelque temps, des proportions inquiétantes: Ce n'était guère au début, qu'une arme de précaution: seuls, d'abord, des gens voyageant la nuit sur les routes, ou obligés de traverser à une heure tardive des quartiers déserts, s'en munissaient pour s'en servir en cas de légitime défense. Puis il y eut les gens hantés de la crainte de l'attaque nocturne, ne sortant plus après 6 heures du soir, pour aller au théâtre ou dîner en ville, sans glisser dans leur poche leur *coup de poing* ou leur *bull-dog*, obsédés du besoin de l'utiliser, tirant à l'aveuglette, à la première alerte imaginaire, — et, généralement, blessant un passant inoffensif: le revolver devint l'arme des poltrons. Enfin, ce furent les gens irritables et soupçonneux, les névrosés, les déséquilibrés (et Dieu sait si le surmenage et l'alcoolisme en ont multiplié le nombre!), qui se mirent à faire une consommation extraordinaire de revolvers. Aujourd'hui, la moindre querelle de ménage, le plus léger soupçon d'infidélité, la discussion la plus futile, la perte d'un procès, une contrariété quelconque, autant de prétextes à faire parler la poudre: là où, autrefois, on eût échangé simplement des paroles un peu vives, on échange des balles à bout portant.

"L'usage du revolver est devenu si commun, si banal, que ces armes se vendent partout, même à vil prix. Les mesures édictées pour en réglementer le port étant et devant rester illusoire, comment pallier le mal?"

"Ne croyez-vous pas qu'il y aurait lieu de restreindre la vente des revolvers, d'une part en l'interdisant dans les bazars, d'autre part, en les frappant d'un impôt qui forcerait les armuriers à en majorer fortement le prix? Il y a des impôts plus arbitraires et plus vexatoires..."

Ces observations sont judicieuses et les intentions excellentes, mais n'est-il pas permis de douter de l'efficacité du remède proposé? La cherté du revolver serait-elle un obstacle réel? Le contrôle de la vente, allant de pair avec le contrôle du port d'armes qui existe déjà, serait certainement la meilleure réforme, si la réglementation était, à la fois, bien fixée et énergiquement mise en vigueur.

\* \* \*

L'autre samedi, un fil électrique s'est cassé de bonne heure dans la soirée sur la rue Saint-Laurent, près du "Bloc" Baxter, un endroit où les enfants fourmillent. A pareille heure et pareil jour on sait que le va-et-vient des voitures est considérable. Or, longtemps après l'accident le fil pendait encore, à quelques pieds du sol. Des centaines d'enfants insoucieux et ignorants le *taquinaient*; les têtes des chevaux le frappaient dans la demi-obscurité. Le courant avait-il été supprimé? Je l'espère, car, autrement, l'administration de notre tramway serait d'une incurie inconcevable, criminelle même. Mais il n'est pas moins vrai que le fait de le laisser ainsi se balancer à la hauteur des têtes des gens et des bêtes pouvait être une source de malheurs. Je ne parlerais pas de cet accident, plutôt du domaine de la chronique locale, si je ne venais de lire dans le *Moniteur Industriel*, de Paris, un petit article qui montre tout le souci que prennent les autorités françaises en rapport avec ce genre d'accidents.

Ainsi la préfecture de la Gironde vient de faire apposer sur tous les poteaux de tramways électriques une note succincte et claire indiquant les mesures à prendre dans les cas où un fil électrique vient à se rompre et à tomber sur le sol.

On comprend pourquoi il est recommandé de ne pas toucher les fils tombés sur les personnes victimes du choc, afin de n'être pas mis soi-même en contact avec le courant électrique. Le bois, surtout lorsqu'il est sec, est mauvais conducteur de l'électricité et peut, par conséquent, servir d'intermédiaire; il a, de plus, l'avantage de n'être pas chose rare.

On ne doit pas non plus se croire autorisé à toucher un fil électrique avec des gants, sous prétexte que les ouvriers de la Compagnie en font autant. Ces derniers ont bien des gants, tout comme les employés des téléphones, mais ce sont des gants en caoutchouc, et tout le monde sait que le caoutchouc ne laissant pas passer l'électricité sont des isolateurs parfaits qui permettent de toucher des fils électriques sans en être nullement impressionné.

Pour les soins à donner au blessé lui-même, ce sont les mêmes que ceux que l'on emploie d'habitude pour ranimer les noyés.

Le malade doit être étendu de tout son long par terre, les vêtements desserrés, la tête basse, et une personne pratiquera la respiration artificielle pendant qu'une autre s'efforcera d'attirer en dehors de la bouche la langue du sujet.

La respiration artificielle se fait en élevant simultanément les deux bras jusqu'à hauteur de la tête, sans les soulever; il faut les mettre en croix et les ramener ensuite le long du corps.

En même temps que se fait cette manœuvre, on pratique des tractions rythmées de la langue. La langue, une fois saisie et maintenue avec un linge ou un mouchoir, est tirée en dehors assez fortement et ramenée ensuite dans la cavité buccale, mais sans la lâcher. et ainsi de suite jusqu'à ce que le malade ait fait de lui-même plusieurs respirations profondes.

Quand les tractions de la langue sont faites en même temps que la respiration artificielle, il faut avoir bien soin de combiner les deux méthodes pour que l'inspiration provoquée par l'élévation des bras coïncide avec le retrait de la langue dans la cavité buccale.

Ainsi traités, les malades reviennent assez rapidement à eux; cependant on ne doit pas se décourager trop vite, car il faut quelquefois persévérer assez longtemps avant de rappeler le patient à la vie.

MISTIGRIS.